

TRANSMISSIONS

TRANSMISSIONS

Ont collaboré à cet ouvrage :

Joyce Aïn

Jean Bégoïn

Boris Cyrulnik

Catherine Dolto

Bernard Golse

Didier Houzel

Josette Chatillon-Le Coz

Sylvain Missonnier

Marie Rose Moro

Jeanne Pourrinet

Jean-Louis Revardel

Anne Ancelin-Schützenberger

Serge Tisseron

Maryse Vaillant

Serge Vallon

Ont collaboré à cet ouvrage :

Joyce Aïn

Jean Bégoïn

Boris Cyrulnik

Catherine Dolto

Bernard Golse

Didier Houzel

Josette Chatillon-Le Coz

Sylvain Missonnier

Marie Rose Moro

Jeanne Pourrinet

Jean-Louis Revardel

Anne Ancelin-Schützenberger

Serge Tisseron

Maryse Vaillant

Serge Vallon

TRANSMISSIONS

LIENS ET FILIATIONS,
SECRETS ET RÉPÉTITIONS

Sous la direction de Joyce Aïn

érès
éditions

TRANSMISSIONS

LIENS ET FILIATIONS,
SECRETS ET RÉPÉTITIONS

Sous la direction de Joyce Aïn

érès
éditions

Cet ouvrage est constitué des communications présentées
au Carrefour sur les Transmissions
qui s'est tenu à Toulouse en octobre 2001 et 2002
à l'initiative de l'Association Carrefours & Médiations
La Source, 26, chemin du Bessayré
31240 Saint-Jean. Tél. 05 61 74 23 74

L'organisation du Carrefour a été assurée par
Jacques Aïn, Joyce Aïn, Laurence Aïn, Michèle Capdequi,
Colette Cousergue, François Estivals, Catherine Faruch,
Chantal Garcia, Alain Roucoules et Pierre Teil

Conception de la couverture :
Anne Hébert
Illustration :
Détail de la Chapelle sixtine
Michel Ange

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2962-1
Première édition © Éditions érès 2003
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Cet ouvrage est constitué des communications présentées
au Carrefour sur les Transmissions
qui s'est tenu à Toulouse en octobre 2001 et 2002
à l'initiative de l'Association Carrefours & Médiations
La Source, 26, chemin du Bessayré
31240 Saint-Jean. Tél. 05 61 74 23 74

L'organisation du Carrefour a été assurée par
Jacques Aïn, Joyce Aïn, Laurence Aïn, Michèle Capdequi,
Colette Cousergue, François Estivals, Catherine Faruch,
Chantal Garcia, Alain Roucoules et Pierre Teil

Conception de la couverture :
Anne Hébert
Illustration :
Détail de la Chapelle sixtine
Michel Ange

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2962-1
Première édition © Éditions érès 2003
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction	<i>Jeanne Pourrinet</i>	7
Empathie, identification projective intersubjectivité primaire, communication primaire	<i>Didier Houzel</i>	15
Transmissions et périnatalité	<i>Catherine Dolto</i>	27
Filiation « dancing-baby.com »	<i>Sylvain Missonnier</i>	49
« Le sort en est jeté ! »	<i>Joyce Aïn</i>	65
Éloge de l'arbre de vie	<i>Marie Rose Moro</i>	73
Cette valise vous a-t-elle été remise par quelqu'un d'autre ? Transmission et psychanalyse : le surmoi, le traumatisme et la haine-mère	<i>Serge Vallon</i>	83
« Papa est sur une île »	<i>Josette Chatillon-Le Coz</i>	99
À qui est-ce ? Construction de l'identité d'une adolescente	<i>Jeanne Pourrinet</i>	111

Table des matières

Introduction	<i>Jeanne Pourrinet</i>	7
Empathie, identification projective intersubjectivité primaire, communication primaire	<i>Didier Houzel</i>	15
Transmissions et périnatalité	<i>Catherine Dolto</i>	27
Filiation « dancing-baby.com »	<i>Sylvain Missonnier</i>	49
« Le sort en est jeté ! »	<i>Joyce Aïn</i>	65
Éloge de l'arbre de vie	<i>Marie Rose Moro</i>	73
Cette valise vous a-t-elle été remise par quelqu'un d'autre ? Transmission et psychanalyse : le surmoi, le traumatisme et la haine-mère	<i>Serge Vallon</i>	83
« Papa est sur une île »	<i>Josette Chatillon-Le Coz</i>	99
À qui est-ce ? Construction de l'identité d'une adolescente	<i>Jeanne Pourrinet</i>	111

La transmission à l'épreuve des secrets et des images	<i>Serge Tisseron</i>	123
Débat autour des secrets et des images	141
La guerre des fantômes	<i>Boris Cyrulnik</i>	147
Pardonner pour se libérer	<i>Maryse Vaillant</i>	165
Les secrets de famille, les non-dits et le syndrome d'anniversaire	<i>Anne Ancelin Schützenberger</i>	175
Transmettre la transmission : un point commun aux différentes thérapies conjointes parents-enfant	<i>Bernard Golse</i>	203
Transmettre l'espoir, ou : la joie de transmettre	<i>Jean Bégoin</i>	221
L'être intemporel et le chemin de vie Approche haptonomique	<i>Jean-Louis Revardel</i>	237
Synthèse	<i>Didier Houzel</i>	257
De la confiance...	<i>Joyce Aïn</i>	261
Bibliographie	263

La transmission à l'épreuve des secrets et des images	<i>Serge Tisseron</i>	123
Débat autour des secrets et des images	141
La guerre des fantômes	<i>Boris Cyrulnik</i>	147
Pardonner pour se libérer	<i>Maryse Vaillant</i>	165
Les secrets de famille, les non-dits et le syndrome d'anniversaire	<i>Anne Ancelin Schützenberger</i>	175
Transmettre la transmission : un point commun aux différentes thérapies conjointes parents-enfant	<i>Bernard Golse</i>	203
Transmettre l'espoir, ou : la joie de transmettre	<i>Jean Bégoin</i>	221
L'être intemporel et le chemin de vie Approche haptonomique	<i>Jean-Louis Revardel</i>	237
Synthèse	<i>Didier Houzel</i>	257
De la confiance...	<i>Joyce Aïn</i>	261
Bibliographie	263

Jeanne Pourrinet

Introduction

Les Carrefours toulousains sont soucieux de faire se rassembler et réfléchir ensemble des professionnels d'horizons divers selon des pratiques et des axes théoriques qui tiennent compte du chemin du sensible au conceptuel, du corps à la psyché, de l'individu au groupe.

Partant de Freud qui ouvre le débat sur la transmission dans *Totem et tabou* et *Psychologie et analyse du Moi*, nous réfléchissons à « une généalogie de la psyché, de ses instances et de ses embranchements interpsychiques à partir de la double bordure sur laquelle elle s'appuie : l'expérience corporelle et l'expérience intersubjective », sorte de « double ancrage corporel et interactif », comme dirait Bernard Golse, pour les processus de symbolisation précoces. L'ancrage interactif incluant, selon Serge Lebovici, toute l'histoire et l'arbre de vie parental.

À partir de ces deux axes de réflexion, le livre rassemble les conférences présentées dans le cadre du Carrefour toulousain s'étant déroulé sur deux années consécutives et dans le cadre du prestigieux Hôtel-Dieu-Saint-Jacques de Toulouse, autour des « Transmissions, liens et filiations, secrets et répétitions », thème essentiel en ce temps de changement de millénaire avec tous les remous, les drames et les catastrophes qui nous contraignent à

Jeanne Pourrinet, psychologue, psychanalyste, chargée de cours à l'université de Rouen.

Jeanne Pourrinet

Introduction

Les Carrefours toulousains sont soucieux de faire se rassembler et réfléchir ensemble des professionnels d'horizons divers selon des pratiques et des axes théoriques qui tiennent compte du chemin du sensible au conceptuel, du corps à la psyché, de l'individu au groupe.

Partant de Freud qui ouvre le débat sur la transmission dans *Totem et tabou* et *Psychologie et analyse du Moi*, nous réfléchissons à « une généalogie de la psyché, de ses instances et de ses embranchements interpsychiques à partir de la double bordure sur laquelle elle s'appuie : l'expérience corporelle et l'expérience intersubjective », sorte de « double ancrage corporel et interactif », comme dirait Bernard Golse, pour les processus de symbolisation précoces. L'ancrage interactif incluant, selon Serge Lebovici, toute l'histoire et l'arbre de vie parental.

À partir de ces deux axes de réflexion, le livre rassemble les conférences présentées dans le cadre du Carrefour toulousain s'étant déroulé sur deux années consécutives et dans le cadre du prestigieux Hôtel-Dieu-Saint-Jacques de Toulouse, autour des « Transmissions, liens et filiations, secrets et répétitions », thème essentiel en ce temps de changement de millénaire avec tous les remous, les drames et les catastrophes qui nous contraignent à

Jeanne Pourrinet, psychologue, psychanalyste, chargée de cours à l'université de Rouen.

changer notre vision de l'avenir et à nous demander ce que nos enfants en garderont comme traces. En résultera-t-il une souffrance inhibitrice, une « virtualisation » de la pensée ou une issue créatrice ? Aborderons-nous aux rivages des « changements catastrophiques » ou nous laisserons-nous submerger ? Ce qui pourrait sembler au premier abord une hétérogénéité des pensées pourra peut-être s'appréhender, au fur et à mesure de la lecture, comme un travail de chacun et du groupe en articulation avec les recherches des dernières décennies du siècle précédent. Catherine Dolto dit à propos de l'haptothérapie : « Peu de gens se donnent les moyens de cette découverte, ils continuent à penser qu'ils peuvent saisir avec la pensée et la réflexion quelque chose qui est de l'ordre de l'éprouvé, cela cantonne notre transmission à la cognition. » Ne serait-ce pas plutôt saisir avec l'intellect ? Nous souvenant de ce que nous a appris Bion, à savoir que la pensée s'enracine dans l'expérience émotionnelle, Bernard Golse dit volontiers du bébé qu'il est poète et philosophe, gageons que nous puissions participer, par nos capacités de contenance, de paroles et de transformation qu'entretiennent, renouvellent et transmettent ces Carrefours, à ce que ce bébé grandisse à travers les différentes étapes de son développement et parvienne à un « Devenir-Soi adulte ». Nous pouvons espérer que le parent qu'il deviendra ne sera pas « un parent savant », pour reprendre l'expression de Ferenczi à propos du « nourrisson savant », pas plus qu'un parent « victime », selon un courant actuel qui projette trop souvent sur l'extérieur la responsabilité de soi, mais un parent pensant. C'est le projet des conférences rassemblées dans cet ouvrage.

Catherine Dolto, dans « Transmission et périnatalité » nous apprend ou nous rappelle que l'haptothérapie s'inscrit dans deux questions humaines d'importance : celle de la relation primaire, préverbale, « l'éprouvé perceptivo-affectif », celle de l'agressivité nécessaire à la vie, à ne pas confondre avec la violence et la destructivité. Elle est une science humaine empirique, c'est-à-dire venant de l'expérience. Elle démontre que « l'affectif est le troisième terme, essentiel mais oublié dans la dichotomie corps, psyché ». Elle s'appuie sur la neurophysiologie et la psychologie mais pour autant le non-conscient et le préconscient y sont distincts de l'inconscient freudien. Catherine Dolto nous démontre, avec la clinique pré- et postnatale, qu'avec « le vécu du bon partagé, de la réciprocité de l'être ensemble, l'enfant peut se développer harmonieusement ».

changer notre vision de l'avenir et à nous demander ce que nos enfants en garderont comme traces. En résultera-t-il une souffrance inhibitrice, une « virtualisation » de la pensée ou une issue créatrice ? Aborderons-nous aux rivages des « changements catastrophiques » ou nous laisserons-nous submerger ? Ce qui pourrait sembler au premier abord une hétérogénéité des pensées pourra peut-être s'appréhender, au fur et à mesure de la lecture, comme un travail de chacun et du groupe en articulation avec les recherches des dernières décennies du siècle précédent. Catherine Dolto dit à propos de l'haptothérapie : « Peu de gens se donnent les moyens de cette découverte, ils continuent à penser qu'ils peuvent saisir avec la pensée et la réflexion quelque chose qui est de l'ordre de l'éprouvé, cela cantonne notre transmission à la cognition. » Ne serait-ce pas plutôt saisir avec l'intellect ? Nous souvenant de ce que nous a appris Bion, à savoir que la pensée s'enracine dans l'expérience émotionnelle, Bernard Golse dit volontiers du bébé qu'il est poète et philosophe, gageons que nous puissions participer, par nos capacités de contenance, de paroles et de transformation qu'entretiennent, renouvellent et transmettent ces Carrefours, à ce que ce bébé grandisse à travers les différentes étapes de son développement et parvienne à un « Devenir-Soi adulte ». Nous pouvons espérer que le parent qu'il deviendra ne sera pas « un parent savant », pour reprendre l'expression de Ferenczi à propos du « nourrisson savant », pas plus qu'un parent « victime », selon un courant actuel qui projette trop souvent sur l'extérieur la responsabilité de soi, mais un parent pensant. C'est le projet des conférences rassemblées dans cet ouvrage.

Catherine Dolto, dans « Transmission et périnatalité » nous apprend ou nous rappelle que l'haptothérapie s'inscrit dans deux questions humaines d'importance : celle de la relation primaire, préverbale, « l'éprouvé perceptivo-affectif », celle de l'agressivité nécessaire à la vie, à ne pas confondre avec la violence et la destructivité. Elle est une science humaine empirique, c'est-à-dire venant de l'expérience. Elle démontre que « l'affectif est le troisième terme, essentiel mais oublié dans la dichotomie corps, psyché ». Elle s'appuie sur la neurophysiologie et la psychologie mais pour autant le non-conscient et le préconscient y sont distincts de l'inconscient freudien. Catherine Dolto nous démontre, avec la clinique pré- et postnatale, qu'avec « le vécu du bon partagé, de la réciprocité de l'être ensemble, l'enfant peut se développer harmonieusement ».

Sylvain Missonnier illustre avec « Filiation dancing-baby.com » le développement d'un cas stupéfiant d'identifications aux poupées de l'enfance, au Tamagotchi, puis au fameux « Dancing Baby », personnage virtuel mondialement connu : douloureux passage du virtuel à l'humain. Le « Dancing Baby » dont les aventures peuvent traduire les angoisses les plus destructrices et les angoisses œdipiennes est « un bon ambassadeur du fonctionnement psychique placentaire ». Ce brillant travail nous fait nous interroger sur l'idée que « le multimédia, avec son entrecroisement de stimuli sonores, visuels et textuels, convient fort bien pour appréhender "l'énaction métaphorisante" chère à Lebovici ».

Joyce Aïn, avec « Le sort en est jeté !... », nous précise que si le désir d'enfant est en partie conscient, les significations inconscientes y sont multiples. Le choix du prénom en est une. Simultanément à la construction biologique et génétique de l'enfant s'amorce la construction psychique de l'enfant par les parents. Le prénom, signe de communication sociale, exprime un aspect de l'inconscient parental : prénom d'ascendant révééré, de héros ou de saint, l'enfant à venir est déjà plus ou moins identifié. Une identité sexuée y est contenue. Quelle influence maintenant avec l'écho-graphie ? Que fera l'enfant du « refoulé familial » ? Quelle sera la part de la répétition ? Quelle sera celle de l'inventivité ? Car nous pouvons espérer que la transmission, si elle a sa part d'inéluctable, peut aussi laisser place à une autonomie, telle que nous l'enseigne l'observation de bébé, pour un devenir de créativité.

Marie-Rose Moro fait, avec l'exemple émouvant d'une petite fille née en terre étrangère, « L'éloge de l'arbre de vie ». Au mandat attribué dans la transmission transgénérationnelle, entrée dans la vie psychique de l'enfant des conflits infantiles préconscients et refoulés des parents, s'ajoutent les événements et le trauma actuels, avec leur poids de sens d'après-coup. Pour cette thérapeute qui travaille dans l'affiliation culturelle multiple, il ne s'agit pas de tuer « les fantômes de la chambre d'enfants » (Fraiberg) mais de les humaniser, de leur redonner sens, de les penser. Il est important d'honorer les ancêtres, de les pleurer, de leur rendre leur place, pour tenir physiquement et psychiquement debout, les racines de l'arbre ayant alors retrouvé leur source de vie.

Didier Houzel expose magistralement les places de « L'empathie, l'identification projective, l'intersubjectivité primaire et la communication primaire ». Citant Fonagy à propos de l'articulation entre transmission biologique et transmission psychique,

Sylvain Missonnier illustre avec « Filiation dancing-baby.com » le développement d'un cas stupéfiant d'identifications aux poupées de l'enfance, au Tamagotchi, puis au fameux « Dancing Baby », personnage virtuel mondialement connu : douloureux passage du virtuel à l'humain. Le « Dancing Baby » dont les aventures peuvent traduire les angoisses les plus destructrices et les angoisses œdipiennes est « un bon ambassadeur du fonctionnement psychique placentaire ». Ce brillant travail nous fait nous interroger sur l'idée que « le multimédia, avec son entrecroisement de stimuli sonores, visuels et textuels, convient fort bien pour appréhender "l'énaction métaphorisante" chère à Lebovici ».

Joyce Aïn, avec « Le sort en est jeté !... », nous précise que si le désir d'enfant est en partie conscient, les significations inconscientes y sont multiples. Le choix du prénom en est une. Simultanément à la construction biologique et génétique de l'enfant s'amorce la construction psychique de l'enfant par les parents. Le prénom, signe de communication sociale, exprime un aspect de l'inconscient parental : prénom d'ascendant révééré, de héros ou de saint, l'enfant à venir est déjà plus ou moins identifié. Une identité sexuée y est contenue. Quelle influence maintenant avec l'écho-graphie ? Que fera l'enfant du « refoulé familial » ? Quelle sera la part de la répétition ? Quelle sera celle de l'inventivité ? Car nous pouvons espérer que la transmission, si elle a sa part d'inéluctable, peut aussi laisser place à une autonomie, telle que nous l'enseigne l'observation de bébé, pour un devenir de créativité.

Marie-Rose Moro fait, avec l'exemple émouvant d'une petite fille née en terre étrangère, « L'éloge de l'arbre de vie ». Au mandat attribué dans la transmission transgénérationnelle, entrée dans la vie psychique de l'enfant des conflits infantiles préconscients et refoulés des parents, s'ajoutent les événements et le trauma actuels, avec leur poids de sens d'après-coup. Pour cette thérapeute qui travaille dans l'affiliation culturelle multiple, il ne s'agit pas de tuer « les fantômes de la chambre d'enfants » (Fralberg) mais de les humaniser, de leur redonner sens, de les penser. Il est important d'honorer les ancêtres, de les pleurer, de leur rendre leur place, pour tenir physiquement et psychiquement debout, les racines de l'arbre ayant alors retrouvé leur source de vie.

Didier Houzel expose magistralement les places de « L'empathie, l'identification projective, l'intersubjectivité primaire et la communication primaire ». Citant Fonagy à propos de l'articulation entre transmission biologique et transmission psychique,

voyageant dans la phénoménologie de Husserl, il nous rappelle que Freud s'est servi de l'empathie pour exprimer la capacité de connaissance intime de la subjectivité de l'autre. Il souligne qu'il est nécessaire de distinguer l'empathie de la sympathie qui empêcherait dans la relation thérapeutique la mise en travail de la pulsion de mort et de la destructivité. De l'identification projective pathologique avec Melanie Klein à l'identification projective normale avec Bion, « mode de communication primaire, archaïque, fondé sur le partage d'états psychiques », D. Houzel nous amène vers les recherches développementalistes, l'intersubjectivité et à la communication primaire : partage d'états émotionnels d'avant l'individuation.

Serge Vallon, avec « Ce bagage vous a-t-il été transmis par quelqu'un d'autre ? », nous montre avec humour et délicatesse, finesse et profondeur, dans ses références à Freud et l'articulation avec la clinique, le poids, au plein sens du terme, de la transmission. Il souligne que la transmission ne se transmet pas mais se déplace. En effet, s'il y a traumatisme, c'est que le sujet ne pouvait soutenir l'introjection, qu'il s'est absenté et que la représentation fait défaut. L'événement n'est pas seul en cause, il est important de prendre en considération ce que dit Freud du Surmoi : l'enfant est fait du surmoi des parents et non pas d'une identification directe à eux. Ainsi le travail simpliste du dé-briefing (exemple récent de l'explosion d'AZF à Toulouse) prend appui sur l'hypothèse cathartique mais ne tient pas compte, d'un traumatisme à un autre, du chagrin encrypté.

De la « dureté » de la situation à l'apprivoisement du « Papa sur une île », Josette le Coz nous fait parcourir son travail avec des familles en très grandes difficultés pour lesquelles une réflexion psychanalytique est à encourager vivement. Les concepts psychanalytiques sont indispensables à la compréhension de l'hypersexualisation comme défense contre le vide provoquée par l'impossibilité de l'intériorisation de la relation à l'objet primaire. Josette le Coz donne toute sa valeur aux soins quotidiens de l'Institution qui permettent que les visites médiatisées et le groupe d'observation psychanalytique participent d'une restauration narcissique permettant une séparation la moins traumatique possible lorsque la gravité des conditions psycho-sociales ne peut laisser envisager aucune autre solution.

Jeanne Pourrinet développe à partir du cas clinique d'une fillette adoptée les problèmes psychiques liés à la « Construction

voyageant dans la phénoménologie de Husserl, il nous rappelle que Freud s'est servi de l'empathie pour exprimer la capacité de connaissance intime de la subjectivité de l'autre. Il souligne qu'il est nécessaire de distinguer l'empathie de la sympathie qui empêcherait dans la relation thérapeutique la mise en travail de la pulsion de mort et de la destructivité. De l'identification projective pathologique avec Melanie Klein à l'identification projective normale avec Bion, « mode de communication primaire, archaïque, fondé sur le partage d'états psychiques », D. Houzel nous amène vers les recherches développementalistes, l'intersubjectivité et à la communication primaire : partage d'états émotionnels d'avant l'individuation.

Serge Vallon, avec « Ce bagage vous a-t-il été transmis par quelqu'un d'autre ? », nous montre avec humour et délicatesse, finesse et profondeur, dans ses références à Freud et l'articulation avec la clinique, le poids, au plein sens du terme, de la transmission. Il souligne que la transmission ne se transmet pas mais se déplace. En effet, s'il y a traumatisme, c'est que le sujet ne pouvait soutenir l'introjection, qu'il s'est absenté et que la représentation fait défaut. L'événement n'est pas seul en cause, il est important de prendre en considération ce que dit Freud du Surmoi : l'enfant est fait du surmoi des parents et non pas d'une identification directe à eux. Ainsi le travail simpliste du dé-briefing (exemple récent de l'explosion d'AZF à Toulouse) prend appui sur l'hypothèse cathartique mais ne tient pas compte, d'un traumatisme à un autre, du chagrin encrypté.

De la « dureté » de la situation à l'apprivoisement du « Papa sur une île », Josette le Coz nous fait parcourir son travail avec des familles en très grandes difficultés pour lesquelles une réflexion psychanalytique est à encourager vivement. Les concepts psychanalytiques sont indispensables à la compréhension de l'hypersexualisation comme défense contre le vide provoquée par l'impossibilité de l'intériorisation de la relation à l'objet primaire. Josette le Coz donne toute sa valeur aux soins quotidiens de l'Institution qui permettent que les visites médiatisées et le groupe d'observation psychanalytique participent d'une restauration narcissique permettant une séparation la moins traumatique possible lorsque la gravité des conditions psycho-sociales ne peut laisser envisager aucune autre solution.

Jeanne Pourrinet développe à partir du cas clinique d'une fillette adoptée les problèmes psychiques liés à la « Construction

de l'identité d'une adolescente ». Ce parcours peut se caractériser comme un essai de réajustement de la bisexualité à partir de la relation contenant/contenu. Au niveau œdipien, cette enfant est confrontée à son identité sexuée, à ses identifications maternelles et paternelles, à la reconnaissance de la différence des générations. C'est autant de questions, renvoyant à des étapes antérieures, qu'il est nécessaire de redéployer.

Serge Tisseron propose de comprendre « La transmission à l'épreuve des secrets et des images ». Il se réfère à Maria Torok pour exprimer que la transmission s'appuie sur un travail d'introjection, que la mémoire est enchâssée dans des représentations verbales, imagées et sensori-motrices. La transmission ne peut fonctionner qu'en référence à la mémoire familiale et ensuite seulement en référence à la mémoire sociale. La preuve d'un travail d'introjection réussie est la possibilité pour la personne de s'exprimer avec des émotions adaptées. Il souligne que les secrets maintenus par les parents ont pour résultats chez l'enfant : la culpabilité – si on me cache quelque chose, c'est parce que c'est ma faute ; les hypothèses d'abominations perpétrées par les parents ; la perte de confiance en ses capacités intuitives propres. La transmission est un travail de cotransformation.

Jean-Louis Revardel révèle sa riche pensée dans quelques phrases extraites de « L'être intemporel et le chemin de vie ». L'être humain engramme une multitude d'attitudes adaptées lui permettant de faire face au monde de vie, à ses pièges, à ses entraves, mais il engramme aussi les manquements, les échecs, les impossibilités d'avoir su résoudre ou métaboliser tel ou tel événement traumatique... L'approche haptonomique est phénoménologique. Elle ne cherche ni à recueillir des informations sur l'histoire de la personne, ni la cause du mal-être. Elle donne la possibilité à l'être humain de faire appel à ses facultés affectives. Ce qui importe dans la parole, c'est son sens émotionnel, l'onde vocale et ses modulations, inflexions portant signification. L'essentiel n'y est pas le « revécu du traumatisme » mais « le vécu de la capacité de vivre » révélé par le fait que la personne ait survécu au traumatisme.

Maryse Vaillant se livre au commentaire de son récent ouvrage autobiographique, *Pardonnez-moi de me libérer*. Pour elle, pardonner, c'est se donner le droit d'être l'enfant de ces parents-là, c'est retrouver les racines qui ne sont pas mortes avec leur honte, qui n'ont pas été arrachées avec leur misère, c'est pouvoir mettre les morceaux du puzzle à leur place, en tenant compte de la chro-

de l'identité d'une adolescente ». Ce parcours peut se caractériser comme un essai de réajustement de la bisexualité à partir de la relation contenant/contenu. Au niveau œdipien, cette enfant est confrontée à son identité sexuée, à ses identifications maternelles et paternelles, à la reconnaissance de la différence des générations. C'est autant de questions, renvoyant à des étapes antérieures, qu'il est nécessaire de redéployer.

Serge Tisseron propose de comprendre « La transmission à l'épreuve des secrets et des images ». Il se réfère à Maria Torok pour exprimer que la transmission s'appuie sur un travail d'introjection, que la mémoire est enchâssée dans des représentations verbales, imagées et sensori-motrices. La transmission ne peut fonctionner qu'en référence à la mémoire familiale et ensuite seulement en référence à la mémoire sociale. La preuve d'un travail d'introjection réussie est la possibilité pour la personne de s'exprimer avec des émotions adaptées. Il souligne que les secrets maintenus par les parents ont pour résultats chez l'enfant : la culpabilité – si on me cache quelque chose, c'est parce que c'est ma faute ; les hypothèses d'abominations perpétrées par les parents ; la perte de confiance en ses capacités intuitives propres. La transmission est un travail de cotransformation.

Jean-Louis Revardel révèle sa riche pensée dans quelques phrases extraites de « L'être intemporel et le chemin de vie ». L'être humain engramme une multitude d'attitudes adaptées lui permettant de faire face au monde de vie, à ses pièges, à ses entraves, mais il engramme aussi les manquements, les échecs, les impossibilités d'avoir su résoudre ou métaboliser tel ou tel événement traumatique... L'approche haptonomique est phénoménologique. Elle ne cherche ni à recueillir des informations sur l'histoire de la personne, ni la cause du mal-être. Elle donne la possibilité à l'être humain de faire appel à ses facultés affectives. Ce qui importe dans la parole, c'est son sens émotionnel, l'onde vocale et ses modulations, inflexions portant signification. L'essentiel n'y est pas le « revécu du traumatisme » mais « le vécu de la capacité de vivre » révélé par le fait que la personne ait survécu au traumatisme.

Maryse Vaillant se livre au commentaire de son récent ouvrage autobiographique, *Pardonnez-moi de me libérer*. Pour elle, pardonner, c'est se donner le droit d'être l'enfant de ces parents-là, c'est retrouver les racines qui ne sont pas mortes avec leur honte, qui n'ont pas été arrachées avec leur misère, c'est pouvoir mettre les morceaux du puzzle à leur place, en tenant compte de la chro-

nologie réelle et fantasmatique ; pardonner, c'est un travail psychique de séparation. Se raconter est un exercice toujours difficile qu'elle assume avec une sincérité qui nous transporte de la terreur à la haine, de la culpabilité à la gratitude, de la survie au dégagement de « la monstruosité des générations précédentes » pour une transmission plus généreuse de la vie.

Anne Ancelin-Schützenberger, avec « Les secrets de famille, les non-dits et le syndrome d'anniversaire », nous rappelle que ce dernier est une répétition d'un événement familial passé, généralement traumatique. Comme une « ruminantion », une énigme à résoudre, une réparation à faire, un deuil familial ou ancestral à terminer. Il s'exprime par un mal-être, des cauchemars, une maladie, un accident. Comme Maria Torok et Nicolas Abraham l'ont dit, les secrets des pères sont enfouis dans une crypte chez leurs descendants. L'auteur nous fait vivre « les secrets de famille » en tentant de montrer « sur le vif » l'importance des dates anniversaires d'événements vécus par les ascendants sur la vie de chacun d'entre nous.

Boris Cyrulnik aborde avec son humour et sa simplicité habituels « La guerre des fantômes » qui « agissent et nous font faire des guerres, nous gouvernant à notre insu » et par différentes manières de se manifester de génération en génération. Plus on se tait, plus on donne de puissance au fantôme ; plus on partage, plus on diminue sa force. Que le mot fantôme soit à l'origine du mot fantasma ouvre la voie à la métaphore, à la parole partagée ou écrite, au remaniement émotionnel qui permet de mettre à mort le fantôme. « Trop parler » ou « tenir secret » fait du trauma « le coup porté dans le réel » un traumatisme « le coup porté dans la représentation du réel ». Mais à côté de ces mécanismes de défense qui amputent la personnalité, il y a des mécanismes de défense « résilients », ceux qui peuvent amener à rencontrer une personne avec laquelle tisser un lien, le lien de résilience.

Jean Begoin, dans « Transmettre l'espoir ou la joie de transmettre », explicite son point de vue. Les interrelations précoces mère/père-enfant se fondent sur les investissements corporel et affectif, dans une mutualité et une réciprocité passionnées. Ainsi advient la vie psychique, dans une élaboration plus ou moins douloureuse. Dans les problèmes transgénérationnels, il est remarquable que « l'aspect le plus profond de la souffrance psychique est le sentiment de ne pas trouver au-dehors, ni au-dedans de soi, les conditions suffisamment bonnes qui permettraient de se déve-

nologie réelle et fantasmatique ; pardonner, c'est un travail psychique de séparation. Se raconter est un exercice toujours difficile qu'elle assume avec une sincérité qui nous transporte de la terreur à la haine, de la culpabilité à la gratitude, de la survie au dégagement de « la monstrosité des générations précédentes » pour une transmission plus généreuse de la vie.

Anne Ancelin-Schützenberger, avec « Les secrets de famille, les non-dits et le syndrome d'anniversaire », nous rappelle que ce dernier est une répétition d'un événement familial passé, généralement traumatique. Comme une « ruminantion », une énigme à résoudre, une réparation à faire, un deuil familial ou ancestral à terminer. Il s'exprime par un mal-être, des cauchemars, une maladie, un accident. Comme Maria Torok et Nicolas Abraham l'ont dit, les secrets des pères sont enfouis dans une crypte chez leurs descendants. L'auteur nous fait vivre « les secrets de famille » en tentant de montrer « sur le vif » l'importance des dates anniversaires d'événements vécus par les ascendants sur la vie de chacun d'entre nous.

Boris Cyrulnik aborde avec son humour et sa simplicité habituels « La guerre des fantômes » qui « agissent et nous font faire des guerres, nous gouvernant à notre insu » et par différentes manières de se manifester de génération en génération. Plus on se tait, plus on donne de puissance au fantôme ; plus on partage, plus on diminue sa force. Que le mot fantôme soit à l'origine du mot fantasma ouvre la voie à la métaphore, à la parole partagée ou écrite, au remaniement émotionnel qui permet de mettre à mort le fantôme. « Trop parler » ou « tenir secret » fait du trauma « le coup porté dans le réel » un traumatisme « le coup porté dans la représentation du réel ». Mais à côté de ces mécanismes de défense qui amputent la personnalité, il y a des mécanismes de défense « résilients », ceux qui peuvent amener à rencontrer une personne avec laquelle tisser un lien, le lien de résilience.

Jean Begoin, dans « Transmettre l'espoir ou la joie de transmettre », explicite son point de vue. Les interrelations précoces mère/père-enfant se fondent sur les investissements corporel et affectif, dans une mutualité et une réciprocité passionnées. Ainsi advient la vie psychique, dans une élaboration plus ou moins douloureuse. Dans les problèmes transgénérationnels, il est remarquable que « l'aspect le plus profond de la souffrance psychique est le sentiment de ne pas trouver au-dehors, ni au-dedans de soi, les conditions suffisamment bonnes qui permettraient de se déve-

lopper et Devenir Soi ». Il s'agit des projections des parents sur l'enfant, soit projection de l'enfant idéal qu'ils auraient voulu avoir ou être, soit projection des aspects infantiles haïs. Les périodes importantes de la transmission sont la période périnatale avec l'établissement de la sécurité de base, vers deux ans la naissance de l'identité sexuelle, puis la puberté et l'adolescence, étapes décisives pour le « Devenir-Soi » adulte. Chez les patients qui présentent des troubles narcissiques, la présence haptonomique offre une réceptivité et une rencontre dans le respect de l'altérité.

De la conférence de Bernard Golse, « Transmettre la transmission : un point commun aux différentes thérapies conjointes parents-enfants », nous retiendrons tout d'abord deux aspects. D'une part la distinction entre la transmission transgénérationnelle qui concerne des générations à distance, le langage, la reconstruction, la psychanalyse d'adultes, et la transmission intergénérationnelle qui concerne les générations de contact, le verbal ou le non-verbal, l'observation directe, psychiatres et psychologues du développement, psychanalystes d'enfants. D'autre part, le parcours du processus de subjectivation lorsque la mère peut être dans sa fonction de contenance, de verbalisation, de transformation : les interactions mère-bébé, le re-vécu de celles-ci dans la reprise des jonctions que G. Haag appelle les « identifications intra-corporelles » où le bébé se re-présente à lui-même dans un après-coup immédiat, présymbolisation de ces restes mnésiques avec son propre corps. Il écrit, avec sa clarté habituelle, la valeur structurante des expériences quotidiennes à condition qu'elles ne soient pas débordantes pour le moi fragile de l'enfant, l'importance des émotions, la nécessité de la prise en compte du traumatisme réel et du traumatisme imaginaire.

En conclusion à ces journées, Didier Houzel reprenant, à partir de l'illustration de la page de couverture du livre, l'écart entre l'index de Dieu et l'index d'Adam du plafond de la chapelle Sixtine, insiste sur l'espace nécessaire au respect de l'autre pour l'accès au développement psychique et l'inscription dans une transmission. Traces et symptômes continueront à lier – ou délier – les générations entre elles, dans une souffrance dont le sens restera bien souvent inconnu.

lopper et Devenir Soi ». Il s'agit des projections des parents sur l'enfant, soit projection de l'enfant idéal qu'ils auraient voulu avoir ou être, soit projection des aspects infantiles haïs. Les périodes importantes de la transmission sont la période périnatale avec l'établissement de la sécurité de base, vers deux ans la naissance de l'identité sexuelle, puis la puberté et l'adolescence, étapes décisives pour le « Devenir-Soi » adulte. Chez les patients qui présentent des troubles narcissiques, la présence haptonomique offre une réceptivité et une rencontre dans le respect de l'altérité.

De la conférence de Bernard Golse, « Transmettre la transmission : un point commun aux différentes thérapies conjointes parents-enfants », nous retiendrons tout d'abord deux aspects. D'une part la distinction entre la transmission transgénérationnelle qui concerne des générations à distance, le langage, la reconstruction, la psychanalyse d'adultes, et la transmission intergénérationnelle qui concerne les générations de contact, le verbal ou le non-verbal, l'observation directe, psychiatres et psychologues du développement, psychanalystes d'enfants. D'autre part, le parcours du processus de subjectivation lorsque la mère peut être dans sa fonction de contenance, de verbalisation, de transformation : les interactions mère-bébé, le re-vécu de celles-ci dans la reprise des jonctions que G. Haag appelle les « identifications intra-corporelles » où le bébé se re-présente à lui-même dans un après-coup immédiat, présymbolisation de ces restes mnésiques avec son propre corps. Il écrit, avec sa clarté habituelle, la valeur structurante des expériences quotidiennes à condition qu'elles ne soient pas débordantes pour le moi fragile de l'enfant, l'importance des émotions, la nécessité de la prise en compte du traumatisme réel et du traumatisme imaginaire.

En conclusion à ces journées, Didier Houzel reprenant, à partir de l'illustration de la page de couverture du livre, l'écart entre l'index de Dieu et l'index d'Adam du plafond de la chapelle Sixtine, insiste sur l'espace nécessaire au respect de l'autre pour l'accès au développement psychique et l'inscription dans une transmission. Traces et symptômes continueront à lier – ou délier – les générations entre elles, dans une souffrance dont le sens restera bien souvent inconnu.

Didier Houzel

*Empathie, identification projective,
intersubjectivité primaire,
communication primaire*

Le tournant du millénaire et du siècle, espérons-le, annonce de nouveaux rapports entre des disciplines qui se sont opposées d'une manière assez stérile durant les décennies écoulées. Je veux parler des recherches biologiques, cognitives et psychanalytiques. Je m'appuierai pour étayer cet espoir sur un article récent de Peter Fonagy (2001, p. 333-369), qui m'a paru particulièrement intéressant à cet égard.

Peter Fonagy part des modèles de transmissions génétiques et souligne les excès auxquels ont abouti certains scientifiques dans leur utilisation. Je vais en donner quelques exemples, en précisant que ni Fonagy, ni moi, ne reprenons à notre compte les propositions ici énoncées.

Première proposition : « Globalement, les liens entre les premières expériences avec les parents et la socialisation finale se révèlent être assez faibles ... » (*ibid.*, p. 339).

Deuxième proposition : « Les corrélations entre les caractéristiques des premières relations avec les parents et le comportement ultérieur de l'enfant, même dans les études prospectives, peuvent être réinterprétées au sein d'un modèle où les caractéristiques génétiques de l'enfant sont vues comme déterminant la réponse parentale ... » (*ibid.*).

Didier Houzel, professeur de psychiatrie, psychanalyste, membre de l'Association psychanalytique de France.

Didier Houzel

*Empathie, identification projective,
intersubjectivité primaire,
communication primaire*

Le tournant du millénaire et du siècle, espérons-le, annonce de nouveaux rapports entre des disciplines qui se sont opposées d'une manière assez stérile durant les décennies écoulées. Je veux parler des recherches biologiques, cognitives et psychanalytiques. Je m'appuierai pour étayer cet espoir sur un article récent de Peter Fonagy (2001, p. 333-369), qui m'a paru particulièrement intéressant à cet égard.

Peter Fonagy part des modèles de transmissions génétiques et souligne les excès auxquels ont abouti certains scientifiques dans leur utilisation. Je vais en donner quelques exemples, en précisant que ni Fonagy, ni moi, ne reprenons à notre compte les propositions ici énoncées.

Première proposition : « Globalement, les liens entre les premières expériences avec les parents et la socialisation finale se révèlent être assez faibles ... » (*ibid.*, p. 339).

Deuxième proposition : « Les corrélations entre les caractéristiques des premières relations avec les parents et le comportement ultérieur de l'enfant, même dans les études prospectives, peuvent être réinterprétées au sein d'un modèle où les caractéristiques génétiques de l'enfant sont vues comme déterminant la réponse parentale ... » (*ibid.*).

Didier Houzel, professeur de psychiatrie, psychanalyste, membre de l'Association psychanalytique de France.

C'est là une des principales thématiques de la psychiatrie biologique d'aujourd'hui : ce n'est pas dans le sens des interactions parents-enfant que l'on peut voir des déterminismes de la psychopathologie de l'enfant ; il faut prendre le problème à l'envers, car c'est en fait le tempérament de l'enfant, sa constitution génétique particulière qui induiraient les conduites parentales observables.

Troisième proposition : « La recherche en génétique comportementale a montré que les influences, que l'on croyait initialement environnementales, provenaient en réalité de la génétique ... » (*ibid.*).

Il y a encore d'autres propositions de ce style dans l'article auquel je me réfère, mais j'en arrête ici la liste qui suffit amplement à justifier la critique qu'en propose Peter Fonagy. Elle s'articule selon trois axes : méthodologique, conceptuel et empirique.

L'axe méthodologique : la critique de l'auteur porte, selon cet axe, sur les protocoles qui prétendent éliminer les facteurs environnementaux, en particulier la « méthode des jumeaux ». Elle consiste à prendre des paires de jumeaux monozygotes et de jumeaux hétérozygotes et à comparer le devenir des jumeaux appartenant à ces deux catégories. Dans la première, les jumeaux ont le même patrimoine génétique, dans la seconde ils ont des patrimoines génétiques différents. Dans la mesure où l'on estime que l'environnement est le même, que les jumeaux soient monozygotes ou hétérozygotes, on peut attribuer les différences observées entre les deux catégories à des facteurs génétiques. En fait, nous dit Fonagy, est-il si sûr que l'environnement est le même ? Est-ce que, par exemple, les jumeaux monozygotes, qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, ne créent pas un environnement tout à fait différent de celui des jumeaux hétérozygotes qui ne se ressemblent pas plus que des frères et des sœurs non jumeaux ?

On peut pousser ce raisonnement très loin. J'ai lu récemment un autre article qui critiquait la « méthode des jumeaux » en se fondant sur les résultats obtenus par deux chercheurs du CNRS, qui ont montré que des jumeaux monozygotes monochorioniques, c'est-à-dire qui partagent dans l'utérus les mêmes membranes, ont une meilleure corrélation plus tard entre leur QI que les jumeaux monozygotes dichorioniques. Cela tend à prouver que, pour des jumeaux, l'expérience intra-utérine aurait déjà une influence sur l'évolution du niveau intellectuel.

C'est là une des principales thématiques de la psychiatrie biologique d'aujourd'hui : ce n'est pas dans le sens des interactions parents-enfant que l'on peut voir des déterminismes de la psychopathologie de l'enfant ; il faut prendre le problème à l'envers, car c'est en fait le tempérament de l'enfant, sa constitution génétique particulière qui induiraient les conduites parentales observables.

Troisième proposition : « La recherche en génétique comportementale a montré que les influences, que l'on croyait initialement environnementales, provenaient en réalité de la génétique ... » (*ibid.*).

Il y a encore d'autres propositions de ce style dans l'article auquel je me réfère, mais j'en arrête ici la liste qui suffit amplement à justifier la critique qu'en propose Peter Fonagy. Elle s'articule selon trois axes : méthodologique, conceptuel et empirique.

L'axe méthodologique : la critique de l'auteur porte, selon cet axe, sur les protocoles qui prétendent éliminer les facteurs environnementaux, en particulier la « méthode des jumeaux ». Elle consiste à prendre des paires de jumeaux monozygotes et de jumeaux hétérozygotes et à comparer le devenir des jumeaux appartenant à ces deux catégories. Dans la première, les jumeaux ont le même patrimoine génétique, dans la seconde ils ont des patrimoines génétiques différents. Dans la mesure où l'on estime que l'environnement est le même, que les jumeaux soient monozygotes ou hétérozygotes, on peut attribuer les différences observées entre les deux catégories à des facteurs génétiques. En fait, nous dit Fonagy, est-il si sûr que l'environnement est le même ? Est-ce que, par exemple, les jumeaux monozygotes, qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, ne créent pas un environnement tout à fait différent de celui des jumeaux hétérozygotes qui ne se ressemblent pas plus que des frères et des sœurs non jumeaux ?

On peut pousser ce raisonnement très loin. J'ai lu récemment un autre article qui critiquait la « méthode des jumeaux » en se fondant sur les résultats obtenus par deux chercheurs du CNRS, qui ont montré que des jumeaux monozygotes monochorioniques, c'est-à-dire qui partagent dans l'utérus les mêmes membranes, ont une meilleure corrélation plus tard entre leur QI que les jumeaux monozygotes dichorioniques. Cela tend à prouver que, pour des jumeaux, l'expérience intra-utérine aurait déjà une influence sur l'évolution du niveau intellectuel.

Il y a donc une première interrogation : est-ce que les méthodes proposées éliminent vraiment les facteurs environnementaux ?

L'axe conceptuel : Peter Fonagy met en cause la notion d'environnement telle qu'elle est proposée par la psychiatrie biologique, en particulier à propos de ce que l'on appelle l'« environnement partagé » et l'« environnement non partagé ». On estime que des frères et sœurs partagent un même environnement dans la famille, mais que chacun a des relations personnelles avec les parents qui représenteraient la part non partagée de l'environnement. Notre auteur considère que cette distinction est bien rapide et superficielle, trop factuelle. Est-ce que ce sont les aspects objectifs de l'environnement qui comptent ou le vécu que chaque enfant a de son environnement ? On a aucune raison de penser que, toutes choses égales d'ailleurs, l'enfant vit de la même façon un environnement qu'il partage avec ses frères et sœurs. Donald Meltzer dit souvent que, lorsqu'on a fait une psychanalyse, on a l'impression de ne pas avoir eu les mêmes parents que ses frères et sœurs. Je crois cela très vrai dans la mesure où, dans une cure psychanalytique, l'on remanie profondément les représentations de l'un et l'autre de ses parents.

L'axe empirique : Fonagy livre ici des détails sur lesquels je ne vais pas m'appesantir, mais que je crois très intéressants et susceptibles de renouveler profondément les relations entre nos conceptions de la réalité biologique et de la transmission biologique d'une part, celles de la réalité psychique et de la transmission psychique d'autre part. Il souligne la place des gènes dits « environnement-dépendants » dans la transmission. S'il y a des gènes favorisant telle ou telle psychopathologie, ce sont des gènes « environnement-dépendants », c'est-à-dire des gènes qui vont s'exprimer dans un certain environnement et pas du tout dans un autre.

Pour prendre un exemple : un enfant, qui est porteur de gènes à risque d'hyperactivité, deviendra hyperactif si le contexte environnemental permet ou favorise l'expression de ce patrimoine génétique. Il ne va pas l'être du tout si l'environnement ne favorise pas l'expression de ce patrimoine génétique. L'auteur cite plusieurs études qui mettent en évidence une plus grande fréquence de certains gènes dans des populations souffrant de telle ou telle pathologie. Mais il ne s'agit pas d'un déterminisme absolu, mécanique ; il y a un équilibre et une interaction entre le patrimoine génétique et l'environnement où vit l'enfant. Il faut même prendre en

Il y a donc une première interrogation : est-ce que les méthodes proposées éliminent vraiment les facteurs environnementaux ?

L'axe conceptuel : Peter Fonagy met en cause la notion d'environnement telle qu'elle est proposée par la psychiatrie biologique, en particulier à propos de ce que l'on appelle l'« environnement partagé » et l'« environnement non partagé ». On estime que des frères et sœurs partagent un même environnement dans la famille, mais que chacun a des relations personnelles avec les parents qui représenteraient la part non partagée de l'environnement. Notre auteur considère que cette distinction est bien rapide et superficielle, trop factuelle. Est-ce que ce sont les aspects objectifs de l'environnement qui comptent ou le vécu que chaque enfant a de son environnement ? On a aucune raison de penser que, toutes choses égales d'ailleurs, l'enfant vit de la même façon un environnement qu'il partage avec ses frères et sœurs. Donald Meltzer dit souvent que, lorsqu'on a fait une psychanalyse, on a l'impression de ne pas avoir eu les mêmes parents que ses frères et sœurs. Je crois cela très vrai dans la mesure où, dans une cure psychanalytique, l'on remanie profondément les représentations de l'un et l'autre de ses parents.

L'axe empirique : Fonagy livre ici des détails sur lesquels je ne vais pas m'appesantir, mais que je crois très intéressants et susceptibles de renouveler profondément les relations entre nos conceptions de la réalité biologique et de la transmission biologique d'une part, celles de la réalité psychique et de la transmission psychique d'autre part. Il souligne la place des gènes dits « environnement-dépendants » dans la transmission. S'il y a des gènes favorisant telle ou telle psychopathologie, ce sont des gènes « environnement-dépendants », c'est-à-dire des gènes qui vont s'exprimer dans un certain environnement et pas du tout dans un autre.

Pour prendre un exemple : un enfant, qui est porteur de gènes à risque d'hyperactivité, deviendra hyperactif si le contexte environnemental permet ou favorise l'expression de ce patrimoine génétique. Il ne va pas l'être du tout si l'environnement ne favorise pas l'expression de ce patrimoine génétique. L'auteur cite plusieurs études qui mettent en évidence une plus grande fréquence de certains gènes dans des populations souffrant de telle ou telle pathologie. Mais il ne s'agit pas d'un déterminisme absolu, mécanique ; il y a un équilibre et une interaction entre le patrimoine génétique et l'environnement où vit l'enfant. Il faut même prendre en

compte, comme cela a été révélé plus haut, que l'environnement qui compte n'est pas un environnement objectif, mais qu'il s'agit de la représentation que l'enfant se fait de son environnement :

« ... L'environnement qui déclenche l'expression d'un gène n'est pas objectif. C'est l'expérience de l'environnement propre à l'enfant qui compte, et ceci dépend de l'appréciation de chacun » (*ibid.*, p. 345).

Cela débouche sur un nouveau concept que Fonagy appelle « mécanisme interprétatif interpersonnel ». La définition qu'en donne l'auteur donne le sentiment qu'il s'agit encore d'un concept en voie d'élaboration. Je le cite :

« Le petit enfant peut développer une sensibilité à des états de soi, à travers ce que Gergely a appelé "psycho-feedback". Il s'agit *grosso modo* du développement d'un système représentationnel symbolique de second ordre pour les états mentaux épistémiques et motivationnels. L'internalisation de la réponse miroir de la mère à la détresse du bébé en vient à représenter un état interne. L'émotion empathique constitue un biofeed-back social dans la mesure où l'expressivité de la mère est corrélée à l'état émotionnel du bébé » (*ibid.*, p. 356).

Ce qui me paraît intéressant dans cette définition est la référence à la représentation que l'enfant se fait de son environnement et la représentation qu'il construit dans sa relation avec sa mère, puis avec tout son entourage. Cela nous conduit à poser la question d'un autre mode de transmission que le mode biologique. C'est la question de l'intersubjectivité en tant qu'espace et que processus de transmission. C'est sur cette notion d'intersubjectivité que je voudrais maintenant proposer quelques réflexions.

Trois disciplines se sont intéressées à cette question de l'intersubjectivité : la philosophie, la psychanalyse et la psychologie.

Examinons tout d'abord, brièvement, le point de vue philosophique. Je crois, en effet, qu'il est habituel que le philosophe, qui lui aussi pense à partir de transmissions venant des philosophes qui l'ont précédé, donne un contour général à la solution d'un problème à traiter, mais qu'il faut ensuite remplir ce contour par d'autres recherches. En ce qui concerne le domaine qui nous préoccupe, ce sont les recherches psychanalytiques et psychologiques qui permettent peu à peu de remplir les contours dessinés par la philosophie.

compte, comme cela a été révélé plus haut, que l'environnement qui compte n'est pas un environnement objectif, mais qu'il s'agit de la représentation que l'enfant se fait de son environnement :

« ... L'environnement qui déclenche l'expression d'un gène n'est pas objectif. C'est l'expérience de l'environnement propre à l'enfant qui compte, et ceci dépend de l'appréciation de chacun » (*ibid.*, p. 345).

Cela débouche sur un nouveau concept que Fonagy appelle « mécanisme interprétatif interpersonnel ». La définition qu'en donne l'auteur donne le sentiment qu'il s'agit encore d'un concept en voie d'élaboration. Je le cite :

« Le petit enfant peut développer une sensibilité à des états de soi, à travers ce que Gergely a appelé "psycho-feedback". Il s'agit *grosso modo* du développement d'un système représentationnel symbolique de second ordre pour les états mentaux épistémiques et motivationnels. L'internalisation de la réponse miroir de la mère à la détresse du bébé en vient à représenter un état interne. L'émotion empathique constitue un biofeed-back social dans la mesure où l'expressivité de la mère est corrélée à l'état émotionnel du bébé » (*ibid.*, p. 356).

Ce qui me paraît intéressant dans cette définition est la référence à la représentation que l'enfant se fait de son environnement et la représentation qu'il construit dans sa relation avec sa mère, puis avec tout son entourage. Cela nous conduit à poser la question d'un autre mode de transmission que le mode biologique. C'est la question de l'intersubjectivité en tant qu'espace et que processus de transmission. C'est sur cette notion d'intersubjectivité que je voudrais maintenant proposer quelques réflexions.

Trois disciplines se sont intéressées à cette question de l'intersubjectivité : la philosophie, la psychanalyse et la psychologie.

Examinons tout d'abord, brièvement, le point de vue philosophique. Je crois, en effet, qu'il est habituel que le philosophe, qui lui aussi pense à partir de transmissions venant des philosophes qui l'ont précédé, donne un contour général à la solution d'un problème à traiter, mais qu'il faut ensuite remplir ce contour par d'autres recherches. En ce qui concerne le domaine qui nous préoccupe, ce sont les recherches psychanalytiques et psychologiques qui permettent peu à peu de remplir les contours dessinés par la philosophie.

L'apport philosophique au problème de l'intersubjectivité vient essentiellement de la phénoménologie. Sans prétendre, bien sûr, rendre compte des recherches de ce courant philosophique, je ferai brièvement référence à la pensée de Husserl, le fondateur de la phénoménologie moderne. Deux volumes, récemment publiés aux Presses Universitaires de France (2001), rassemblent les textes du philosophe sur le thème de l'intersubjectivité. On y trouve des intuitions remarquables.

Husserl propose de distinguer plusieurs types d'expériences qui conduisent à la différenciation du monde physique et du monde psychique. Un premier type d'expérience est la perception des objets du monde physique ; un second type est l'expérience subjective de soi, ce qu'il appelle « la chair » ; un troisième type d'expérience est la connaissance d'autrui fondée sur l'empathie, concept que Husserl utilise beaucoup et sur lequel je reviendrai. Pour Husserl, l'empathie s'étaye sur l'expérience que l'on fait du corps perçu de l'autre et de son propre corps dans une analogie qui conduit à l'intersubjectivité et à l'intentionnalité.

« Ma corporéité charnelle, qui apparaît de façon externe, est constamment reliée à une intériorité impressionnelle (sur un mode associatif aperceptif) ; précisément, que l'extériorité de la chair étrangère soit du même type phénoménal que celle de ma chair, cela fait que l'intériorité correspondante est co-“exigée”, coposée, de façon intentionnelle » (*ibid.*, p. 64-65).

Il me paraît tout à fait intéressant que ce philosophe, qui travaille de manière très spéculative, rejoigne ici des thématiques qui sont actuellement développées par des psychologues développementalistes. Pour Husserl, nous vivons dans deux mondes : celui de la réalité perceptive, régi par le principe de causalité, et celui de l'expérience subjective et intersubjective, régi par ce que l'on peut appeler un « principe d'intentionnalité ».

Je reviens à la notion d'empathie, mais, cette fois, plutôt d'un point de vue métapsychologique. Je plaide, en effet, pour que l'on redonne une place à l'empathie dans le corpus et dans la pratique psychanalytiques. Jusqu'à une époque relativement récente, l'empathie a été plutôt déconsidérée dans les milieux psychanalytiques et je pense que cela a été préjudiciable aussi bien aux avancées théoriques de la psychanalyse, qu'à l'affinement de sa pratique.

L'empathie est une notion qui est née à la fin du XIX^e siècle dans le contexte du développement de la psychologie esthétique.

L'apport philosophique au problème de l'intersubjectivité vient essentiellement de la phénoménologie. Sans prétendre, bien sûr, rendre compte des recherches de ce courant philosophique, je ferai brièvement référence à la pensée de Husserl, le fondateur de la phénoménologie moderne. Deux volumes, récemment publiés aux Presses Universitaires de France (2001), rassemblent les textes du philosophe sur le thème de l'intersubjectivité. On y trouve des intuitions remarquables.

Husserl propose de distinguer plusieurs types d'expériences qui conduisent à la différenciation du monde physique et du monde psychique. Un premier type d'expérience est la perception des objets du monde physique ; un second type est l'expérience subjective de soi, ce qu'il appelle « la chair » ; un troisième type d'expérience est la connaissance d'autrui fondée sur l'empathie, concept que Husserl utilise beaucoup et sur lequel je reviendrai. Pour Husserl, l'empathie s'étaye sur l'expérience que l'on fait du corps perçu de l'autre et de son propre corps dans une analogie qui conduit à l'intersubjectivité et à l'intentionnalité.

« Ma corporéité charnelle, qui apparaît de façon externe, est constamment reliée à une intériorité impressionnelle (sur un mode associatif aperceptif) ; précisément, que l'extériorité de la chair étrangère soit du même type phénoménal que celle de ma chair, cela fait que l'intériorité correspondante est co-“exigée”, coposée, de façon intentionnelle » (*ibid.*, p. 64-65).

Il me paraît tout à fait intéressant que ce philosophe, qui travaille de manière très spéculative, rejoigne ici des thématiques qui sont actuellement développées par des psychologues développementalistes. Pour Husserl, nous vivons dans deux mondes : celui de la réalité perceptive, régi par le principe de causalité, et celui de l'expérience subjective et intersubjective, régi par ce que l'on peut appeler un « principe d'intentionnalité ».

Je reviens à la notion d'empathie, mais, cette fois, plutôt d'un point de vue métapsychologique. Je plaide, en effet, pour que l'on redonne une place à l'empathie dans le corpus et dans la pratique psychanalytiques. Jusqu'à une époque relativement récente, l'empathie a été plutôt déconsidérée dans les milieux psychanalytiques et je pense que cela a été préjudiciable aussi bien aux avancées théoriques de la psychanalyse, qu'à l'affinement de sa pratique.

L'empathie est une notion qui est née à la fin du XIX^e siècle dans le contexte du développement de la psychologie esthétique.

Des philosophes et des psychologues germaniques ont, à cette époque, fait l'hypothèse que le sentiment esthétique naissait de la projection de quelque chose de soi sur l'objet esthétique et que cette projection était d'ordre essentiellement émotionnel. Cette notion a ensuite été reprise, au début du xx^e siècle, pour désigner un mode de connaissance d'autrui liée à la capacité de percevoir et de projeter quelque chose de soi dans l'autre et de recevoir en soi quelque chose de l'autre.

Freud s'est servi de cette notion. Pour lui, l'empathie est une capacité de connaissance intime du psychisme de l'autre, qui permet d'explorer la réalité psychique. L'empathie est à distinguer de la sympathie. Il est certain que, dans une position thérapeutique, si nous nous arrêtons à la sympathie avec nos patients, nous ferions l'impasse sur tous les aspects négatifs du transfert, sur la pulsion de mort, sur la destructivité. Nous ne sommes pas là seulement pour « sympathiser » avec nos patients, nous sommes là pour essayer de les comprendre et de les aider à se comprendre. L'empathie n'est pas la sympathie, c'est un mode de perception et de connaissance du monde psychique de l'autre. C'est, en quelque sorte, un organe de perception de la réalité psychique, un moyen de l'explorer.

Lorsqu'il découvrira le concept d'« identification », Freud l'utilisera pour rendre compte des phénomènes d'empathie. Dans *Psychologie des masses et analyse du Moi* (1921), il écrit : « Partant de l'identification, une voie mène, par l'imitation, à l'empathie, c'est-à-dire à la compréhension du mécanisme qui nous rend possible toute prise de position à l'égard d'une autre vie d'âme. »

Il me semble, donc, qu'il faut redonner toute sa place et toute sa valeur à cette notion d'empathie dans nos approches thérapeutiques. S'il n'y a pas une relation empathique entre le thérapeute et son patient, il n'y a pas de processus thérapeutique possible parce qu'il n'y a pas de pénétration de l'autre et pas de compréhension de sa vie psychique. Une certaine froideur s'est développée dans l'image que l'on se fait des relations entre un psychanalyste et son patient : le psychanalyste abrité derrière son silence de plomb n'éprouverait aucun affect, aucun émoi, aucun mouvement à l'égard de son patient. J'espère qu'en ce début de troisième millénaire cette image-là va disparaître. On ne peut être thérapeute, on ne peut être psychanalyste, sans être en mesure de vibrer avec son patient, de ressentir ce qu'il peut ressentir, de se laisser pénétrer par ce qu'il projette en nous de

Des philosophes et des psychologues germaniques ont, à cette époque, fait l'hypothèse que le sentiment esthétique naissait de la projection de quelque chose de soi sur l'objet esthétique et que cette projection était d'ordre essentiellement émotionnel. Cette notion a ensuite été reprise, au début du xx^e siècle, pour désigner un mode de connaissance d'autrui liée à la capacité de percevoir et de projeter quelque chose de soi dans l'autre et de recevoir en soi quelque chose de l'autre.

Freud s'est servi de cette notion. Pour lui, l'empathie est une capacité de connaissance intime du psychisme de l'autre, qui permet d'explorer la réalité psychique. L'empathie est à distinguer de la sympathie. Il est certain que, dans une position thérapeutique, si nous nous arrêtons à la sympathie avec nos patients, nous ferions l'impasse sur tous les aspects négatifs du transfert, sur la pulsion de mort, sur la destructivité. Nous ne sommes pas là seulement pour « sympathiser » avec nos patients, nous sommes là pour essayer de les comprendre et de les aider à se comprendre. L'empathie n'est pas la sympathie, c'est un mode de perception et de connaissance du monde psychique de l'autre. C'est, en quelque sorte, un organe de perception de la réalité psychique, un moyen de l'explorer.

Lorsqu'il découvrira le concept d'« identification », Freud l'utilisera pour rendre compte des phénomènes d'empathie. Dans *Psychologie des masses et analyse du Moi* (1921), il écrit : « Partant de l'identification, une voie mène, par l'imitation, à l'empathie, c'est-à-dire à la compréhension du mécanisme qui nous rend possible toute prise de position à l'égard d'une autre vie d'âme. »

Il me semble, donc, qu'il faut redonner toute sa place et toute sa valeur à cette notion d'empathie dans nos approches thérapeutiques. S'il n'y a pas une relation empathique entre le thérapeute et son patient, il n'y a pas de processus thérapeutique possible parce qu'il n'y a pas de pénétration de l'autre et pas de compréhension de sa vie psychique. Une certaine froideur s'est développée dans l'image que l'on se fait des relations entre un psychanalyste et son patient : le psychanalyste abrité derrière son silence de plomb n'éprouverait aucun affect, aucun émoi, aucun mouvement à l'égard de son patient. J'espère qu'en ce début de troisième millénaire cette image-là va disparaître. On ne peut être thérapeute, on ne peut être psychanalyste, sans être en mesure de vibrer avec son patient, de ressentir ce qu'il peut ressentir, de se laisser pénétrer par ce qu'il projette en nous de